

Paris, le 23 Octobre 79.

Mademoiselle et chère amie,

Vous avez été bien généreuse en me donnant de vos nouvelles, malgré les souffrances qu'entraîne une maladie. Je vous en remercie de tout coeur. Votre silence m'avait réellement inquiété. Le gros de notre nouvelle installation une fois fait, ma pensée s'était naturellement reportée vers vous, et je m'attendais d'un jour à l'autre à recevoir un petit billet m'avisant que vous étiez débarquée à Paris et me priant de me présenter chez vous. Quinze jours s'étant écoulés, je devais supposer un accident pour expliquer mon attente trompée, et je regrette infiniment d'avoir de ce côté fait fourvoyer dans mes suppositions. Vous me direz, quand vous aurez recouvré vos forces, ce qui vous est arrivé et comment vous avez été empêché de réaliser votre projet. Faut-il que la malchance vous persécute, et Trubal a-t-il usé d'un molifia quelconque pour empêcher tout votre plan ! Moi aussi, d'ailleurs, je suis revenu passablement cassé de mon voyage. J'ai été en Franche-Comté, et le séjour que j'y ai fait m'aurait

laisné des souvenirs raisonnants, s'il n'avait été si fatigant.
Le pays est superbe, et j'ai beaucoup admiré le Turin, dont l'as-
pect est si différent de mes chères Vosges; j'ai retrouvé également
beaucoup d'amis anciens et nouveaux; mais jouissez donc d'une
conversation ou d'une vue pittoresque quand vous êtes, sous le
coup des préoccupations politiques constantes, que vous impose
votre mission! Parmi les amis dont je parle, j'en ai rencontré
un qui m'a parlé de vous. Vous voilà bien étonné et vous
reste bouche bée. Cela est bien simple pourtant, et l'expli-
cation de ce mystère vous causera un léger plaisir, j'en suis sûr.
L'ami en question, riche manufacturier de Doubs, m'avait deman-
dé, le printemps dernier, à Paris, à quoi j'occupais mes soirées;
je lui avais répondu que je rédigeais une étude sur un
grand poète féminin du nom de Betty Baoli. Il m'avait ré-
pondu simplement qu'il était curieux de lire un jour mon
ouvrage. Ne voilà-t-il pas qu'il m'apprend à Montbéliard que
l'élop^{je} que lui ai fait de vos oeuvres ~~avait~~ ^{avait} frappé son
imagination et qu'il s'est d'ici d. à faire venir vos ouvrages,
pour comparer ses impressions avec les miennes. Il sait l'alle-
mand par grand miracle, et il est à peine besoin de vous

déjà que ses impressions ne diffèrent pas des miennes.
C'est ainsi que votre nom s'est trouvé mêlé à l'écho des fêtes
données à l'occasion de l'inauguration de la statue du Défenseur
de Belfort. J'ai pensé que vous la nouvelle que je vous ai
recevut un admirateur très sincère et très compétent dans
les lointains vallées du Jura, même avant d'avoir publié une
ligne sur vous, ne vous laisserait pas indifférent. Le poète
ne chante pas toujours, vous le voyez, dans la solitude du
désert, et après cette petite démonstration, je vous demand
la permission de vous quitter pour aujourd'hui. J'imagine
que le médecin vous a interdit la fatigue de la lecture aussi
bien que celle de l'écriture, et je ne voudrais pas vous in-
digne à désobéir à ses prescriptions. Quittez-vous, et quand
vous serez remis sur pied, nous reprendrons, si vous voulez bien
vous y prêtez, ces causeries qui sont pour moi comme une fête
de l'esprit.

Recevez encore une fois l'expression de ma gratitude pour votre
gracieuse attention et croyez que je suis

à vous de tout cœur

A. Marchand.

(34, boulevard Clichy.)

